

La société suicidée

Critique de *Suicide et Sacrifice. Le mode de destruction hypercapitaliste*, de Jean-Paul Galibert^{*}

Blaise Guillotte*

Au printemps 1997 paraissait dans la vallée du Saint-Laurent une Il y a plusieurs mots chocs dans ce nouvel essai de Jean-Paul Galibert : suicide, sacrifice, destruction, hypercapitalisme. On s'en doute, la thèse de Galibert tourne surtout autour du suicide (et dans une moindre mesure, du sacrifice), mais le terme qui intrigue le plus est cette notion d'hypercapitalisme. En réalité, en parcourant les 83 pages de ce livre, on se rend rapidement compte que tout est « hyper ». Hyperréalité, hypermarché, hyperrentabilité, hyperprécaution et ainsi de suite. Cependant, on est loin ici de ce qu'on attend habituellement par l'hypermodernité propre à Lipovetsky par exemple. Lipovetsky fait état d'une excroissance de la modernité, où l'individu, le progrès et le marché sont exacerbés et au centre de la société (tout ça résumé brièvement...).

Chez Galibert, l'« hyper » renvoie plutôt à la notion de « spectacle » de Debord. Cette société du spectacle annoncée chez ce dernier s'incruste désormais dans toutes les interstices de nos existences (ou plutôt, de nos *inexistences*). « [C]'est cela l'hyperréel : la conviction où nous sommes que les images et le virtuel sont ce qu'il y a de plus réel, parce que c'est ce qu'il y a de plus rentable, de plus valorisé et de plus spectaculaire » (p. 15). Ainsi, dans l'hyperprécaution, on doit d'abord nous faire une peur spectaculaire, à l'image d'un film catastrophe. L'hypertravail est quant à lui une double source d'exploitation. Le côté « humain » du capitalisme est

dès lors évacué. Le capitalisme ne remet plus une partie de sa rentabilité sous forme de salaire : dans l'hypercapitalisme on ne travaille plus uniquement à la production matérielle de la marchandise, on travaille également à l'imaginer, à la faire advenir dans la concrétude du spectacle (et ce, sans salaire). Double exploitation donc, matérielle et imaginaire, dont la dernière partie ne se résume pas qu'à un simple quart de travail de huit heures. « L'hypercapitalisme ne se contente pas de vous extorquer quelques heures par jour de travail non payé. Il réclame et obtient la *totalité* de votre existence. » (p. 21)

Pour atteindre sa rentabilité absolue, l'hypercapitalisme doit impérativement se débarrasser des individus non-productifs. Pour ce faire, rien de plus efficace que le suicide. Au banc des accusés, nul autre que le suicidé lui-même. Pas de coupable. L'hypercapitalisme peut continuer son petit bonhomme de chemin sans être inquiété. Et ceux qui ne sont pas morts effectivement le sont tout de même en théorie. Ils sont des suicidaires, point culminant du sacrifice qu'exige de nous l'hypertravail (dédier entièrement notre vie à « l'imaginaire » hypercapitaliste). On comprendra dès lors que les producteurs sont les suicidés et que, pour arriver à leurs fins, ils ont plusieurs armes : rentabilité, management, publicité, pornographie, télévision, exclusion.

La publicité est l'une des armes les plus féroces de l'hypercapitalisme en ce qu'elle est un puissant relais de l'imaginaire. Imaginez avec nous ce monde parfait où tous vos désirs seraient comblés, où la perfection est à portée de main. Mais, « rien n'est plus violent que la publicité, parce que, d'une part vous sentez bien que vous n'avez aucune place dans ce monde parfait, que vous êtes aussi incapable d'y accéder que d'y survivre, alors que, d'autre part, ce même monde vous est présenté comme le monde de l'existence véritable » (p. 34). Pour tenter d'y entrer, payez. La pornographie fonctionne sur le même mode, nous faisant croire à une jouissance et à une performance sexuelle qui relève bien plus du fantasme que de la réalité.

La télévision de son côté participe à exclure l'individu de son monde et de sa communauté, tout en étant un rouage important de la philosophie de l'*élimination* de l'hypercapitalisme. En effet, l'énorme popularité des télé-réalités des dernières années en est l'exemple le

* Paris, Éditions Lignes, 2012.

* Blaise Guillotte (blaiseguillotte@gmail.com) est rédacteur pigiste, et il possède une maîtrise en théories politiques.

TRAHIR

plus frappant. Certes, l'objectif final d'une télé-réalité est de déclarer un gagnant, mais tout le processus pour y arriver repose sur l'élimination progressive de tous les autres candidats. Qui plus est, le « gagnant » en est-il vraiment un? Ou n'est-ce qu'un autre sacrifié du spectacle fantasmagorique que l'hypercapitalisme met en œuvre?

Peut-on se révolter contre ses suicideurs qui exigent de nous un sacrifice total, allant même jusqu'à celui de notre propre vie? Oui et non. D'un côté, les attentats-suicide qui se produisent un peu partout dans le monde ne font que participer à la logique spectaculaire de l'hypercapitalisme. « L'usage de l'attentat-suicide révèle donc qu'une révolte est téléguidée par quelqu'un qui, de fait, la supprime. Ce commanditaire est l'allié objectif des médias qui vont promouvoir l'événement comme le double de la révolte. » (p. 76) Le suicide, même comme acte de révolte, n'est que le prolongement de la volonté hypercapitaliste de la rentabilité absolue. Si la révolte est possible, c'est par l'*indignation*, autant envers ce nouveau capitalisme qu'envers le suicide et le sacrifice qu'il nous impose.

Cet essai de Galibert a une grande force, celle de ramener le suicide à une question *politique* et non psychologique. Cependant, on peut questionner la généralisation excessive à laquelle il se prête. Englober la question du suicide dans la simple logique hypercapitaliste nous éloigne des subtilités complexes et particulières à une société quelconque pour expliquer comment et pourquoi quelqu'un s'enlève la vie. On peut également interroger l'aspect destructeur de l'hypercapitalisme. Non pas qu'il ne le serait pas, mais le capitalisme ne l'est-il pas à la base, dans sa simple existence? Or, à lire Galibert, l'« ancien » capitalisme n'était finalement pas si mal. Néanmoins, cet essai mérite sans aucun doute qu'on en fasse la lecture en ce qu'il décrit bien les mutations d'un nouveau capitalisme et les conséquences néfastes qu'il engendre. Car il y a bel et bien raison de s'inquiéter et de s'indigner.